LA MÚSICA CALLADA DEL REFRANERO
(Fragments d'une métalinguistique du silence euphémique dans les parémies castillanes, sur un prétexte de Gonzalo Correas)

ERIC BEAUMATIN
Universidad de la Sorbonne-Nouvelle (Paris III)

Este refrán lo entendieron los antiguos como suena
(Gonzalo Correas)

0. Le langage, objet trivial de discours trivial. On qualifiera de métalinguistique tout discours qui, à un quelconque degré de littéralité ou de figurativité analysable, parle du langage, de la langue ou du discours. Pour ordinaire que puisse paraître semblable définition, elle est trop souvent prise en part restreinte au profit du seul corpus que constitue la parole *spécialisée* à ce titre: la légitimité d'un discours de linguiste s'éprouve le plus souvent à l'étroitesse concertée des critères auxquels il aura satisfait ou qu'il aura définis.

Il ne manque cependant pas de discours qui se mêlent, accidentellement ou pas, d'objectiver la faculté de langage à quelque échelle de son déploiement: propos d'ivrognes, lois et décisions de justice, textes sacrés, histoires drôles, manifestes politiques, poèmes ou modes d'emploi d'ordinateurs sont systématiquement négligés sous le rapport des représentations métalinguistiques qu'ils construisent ou véhiculent (alors même que leur statut épistémologique exclut que la linguistique professionnelle ait à en craindre la concurrence). Il y aurait, en revanche, beaucoup à gagner d'une attention portée par principe sur toute figuration métalinguistique comme potentiellement grosse, pour le linguiste qui la soumettrait à une évaluation appropriée, d'enseignements sur le langage.

Et le corpus des parémies castillanes fait assurément partie des discours méconnus de ce point de vue: des théories s'élaborent en toute licéité sur ce que les proverbes disent des femmes, des rapports sociaux, de la cuisine ou du temps qu'il fait -parfois même en relation comparative avec ce que l'on peut savoir de ces objets directement envisagés par ailleurs- mais il semble que la langue n'ait point encore atteint à la simple dignité de *thème* aux yeux du parémiologue.

1. Linguistique et métalinguistique. On a donc choisi d'explorer ici un aspect particulier de ce complexe métalinguistique qui circule à la surface du *refranero*, en précisant d'abord que trois voies a priori distinctes s'offrent à la lecture métalinguistique:

1.1. Celle, en premier lieu, de l'explicite: *Quien calla otorga*, qui nous dit la valeur de consentement que comporte l'abstention discursive, se laisse entendre sans nécessité de décodage autre que celui habituellement imposé par le code linguistique. Guère plus, en tout cas, que pour *Con los años viene el seso*, qui nous parle d'âge et de sagesse, ou autres sentences apparemment aussi limpides.

1.2. Celle, ensuite et comme de juste, de l'implicite: *Palabra de boca, piedra de honda* requiert, en revanche, un minimum de travail interprétatif supplémentaire pour recevoir un sens (métalinguistique, en l'espèce). Et un sens instable, de surcroît: s'agit-il de dire que les mots blessent, ou bien qu'on ne saurait revenir sur ce qui a été dit (comme semble le suggérer tel parallèle explicite avec *Palabra y piedra suelta no tiene(n) vuelta*: cf. Campos 2298 et 2302)? Ou les deux à la fois? De même, *A las obras me remito* (Cor.), notamment en raison de la non-présence dans la formule d'un indice lexical métalinguistique, demande un minimum d'effort de contextualisation pour être paraphrasé en y restituant des 'mots' opposés *in absentia* aux 'oeuvres'. Il n'y a là rien que de très conforme à la nature le

plus souvent énigmatique, donc polysémique et multi-adaptative du *refrán* (sans compter qu'un indice lexical peut être trompeur: *Escrito lo trae en la frente* [Cor.] ne contient pas nécessairement une opinion sur le système graphique de la langue, si telle lecture ne veut pas l'y entendre), quand il ne joue pas ouvertement sur une ambivalence à lectures opposées ou sur le détournement d'une autre formule, comme ne l'ignorent point les compilateurs. En effet, *Mal para quien calla y peor para quien habla*, mais "también se dice al contrario: *mal para quien habla...*", rappelle Correas.

1.3. Rien non plus, dans ce qui vient d'être dit, qui différencie la recherche d'un sens métalinguistique de celle d'un sens écologique, religieux, militaire, hygiénique ou botanique. Il est pourtant un troisième type, absolument spécifique, de "discours" parémique métalinguistique. Soit par exemple la formule *La pera no espera, mas la manzana espera*, dont Correas glose ainsi l'enseignement tout autre que métalinguistique: "Que más presto podrece la pera que la manzana". Mais vient ensuite ce commentaire: "Y hace ambigüedad de esperar, a es pera, no es pera", qui en explicite le calembour. On aura observé le rigoureux partage des tâches: au proverbe le travail linguistique de parler fruiticulture, au glossateur celui, métalinguistique, de décrire le fonctionnement[1] de l'objet linguistique proverbial.

Il arrive néammoins que les rôles tendent à se confondre, en tout cas dans la façon dont les assume le commentateur. Ainsi Correas, pour *El lunes a La Parla, el martes a Paliza, el miércoles a Puñoenrostro, el jueves a Cocea, el viernes a La Greña, el sábado Cierne y masa, el domingo Descansa*, explique-t-il: "Dice lo que sucede a algunas mujeres por parlar y holgar, que sus maridos las castigan a puñete, palo y coz", par quoi il nous fait apprécier le *dicho* dans un sens métalinguistique relativement clair sur un premier plan ('certaines femmes parlent trop', pour nous en tenir à une paraphrase partielle). Mais il ajoute: "Alude a hacer los nombres de lugares", où deux choses sont dites. Il s'agit d'abord d'une caractérisation -elle-même allusive- de ce *refrán* comme travail de motivation ludique de toponymes (en une attitude de distanciation métalogique comparable à celle qu'il adoptait à l'égard du proverbe pomologique cité *supra*. Mais il s'agit ensuite et surtout, par le verbe "alude" -ici crucial-, d'une affirmation que cette formule, quand ce ne serait qu'allusivement, *parle* de la fabrication des noms. Qu'elle ne se contente donc pas de manifester de *fait*, en toute immanence aux yeux du parémiologue métalinguiste, un certain fonctionnement de la langue, mais que pour l'usager même de la langue, outre la logorrhée et la paresse féminines ou la brutalité des maris *elle veut dire aussi quelque chose sur la langue*. Aussi est-ce au pied de la lettre qu'il me paraît souhaitable de recevoir cet avertissement de méta-parémiologue: "Las glosas paremiológicas guardan analogía con las funciones que se le suelen asignar al Refranero" (Iglesias, p. 526).

On ne saurait bien entendu rester aveugle au fait que c'est peut-être le "contenu" métalinguistique remarquable ('bavardage féminin') qui, dans le cas présent, pousse l'exégète à discerner -ou confondre- deux autres niveaux d'expression métalinguistique: l'un, à l'insu du "sujet" du proverbe mais non à l'insu du linguiste (le proverbe fait fonctionner tel ressort de la langue), et l'autre parfaitement concerté, que le linguiste se bornerait à paraphraser (le proverbe dit: 'la langue joue sur la paronymie'). Mais une telle conjonction, un tel noeud où paraît s'abolir la séparation des niveaux linguistique et métalinguistique ('dans un proverbe, la langue fonctionne; et lorsqu'elle fonctionne en parlant de la langue, elle parle aussi de la façon dont elle fonctionne'), suggère au moins qu'en accord avec l'hypothèse principielle d'une mise à l'épreuve métalinguistique, le *refrán* vaut d'être pris, lui aussi, à la lettre.

2. ***En la calle de Meca, quien no entra no peca.*** Correas -toujours lui- nous livre ce qu'il tient pour la clé de cette curieuse formule: "Era calle en Zaragoza de mujeres de mal vivir", suffisamment exemplaire, semble-t-il, pour qu'en elle-même enfin l'éternité proverbiale la fige.

2.1. La compréhension de cette phrase -à la syntaxe au demeurant relativement simple- serait-elle donc nécessairement tributaire d'un savoir historique? L'Académie en a propagé une lecture courante en la paraphrasant au moyen d'une autre parémie, *Quien quita la ocasión quita el pecado* (Campos 557 et 2193; cf. aussi Mal. qui cite Hernán Núñez: *Quita la causa, quita el pecado*). Façon de postuler l'in-

[1] Ou l'"origine", sur le versant diachronique de l'activité "explicative" connaturelle à toute entreprise de compilation parémiologique. Lire à ce sujet Iglesias (cf. *infra*: bibliographie).

telligibilité de cette *calle de Meca* non plus à la condition d'un détour par le référent réputé originellement visé, mais par une manière d'antonomase, éventuellement "démotivée". Auquel cas, si ce proverbe a pu perdurer sans s'appuyer sur une motivation référentielle aussi restreinte (qui connaît encore l'existence et le caractère de cette rue?), il faut trouver ailleurs ce qui permet à *calle de Meca* de se laisser entendre comme 'ocasión de pecado'. Dans la forte parophonie (soutenue par la structure du proverbe en distique heptasyllabique rimé?) *meca/peca*? Dans une plus vaste antonomase qui ferait de *Meca*, comme le DRAE aujourd'hui encore, un lieu d'attraction pour l'abondance de son offre, sans précision de contenu (Ac., s.v. "Meca")? Certes, La Mecque était, dès avant l'Hégire, un centre commercial important, mais est également devenue centre religieux et de pèlerinage, et attirante à ce titre. Mais l'attraction ne pourrait-elle pas être tout simplement l'attirance envers de la foi honnie, avec cette pointe de dérision dépréciative qui animerait une autre équivalence antonomastique 'Mecque = péché'?

2.2. Pourquoi pas. Ce serait pourtant simplifier les choses à l'excès, dans la mesure où ce faisceau de dénotations et connotations, sans doute pertinent, ne rend compte que des effets induits par la présence du seul *Meca*, à l'exclusion de *calle de*, et du lien syntagmatique qui les y unit. Après tout, on a continué d'avoir *calle*, et non *barrio* ou *ciudad*, qui eussent tout aussi bien convenu aux exigences rythmiques de départ, le second offrant de surcroît l'avantage de limiter au nom de la ville le travail de motivation. Reste que *calle* est resté. Un autre décryptage alors, centré sur la rue, cette fois, pourrait en faire le lieu tout désigné d'une perdition redoutée, par le seul fait de porter un nom ignoble, peut-être même au motif que porter un nom de ville, de toute tradition urbanistique, signifie souvent pour une rue qu'elle part en direction de la ville en question. Et qu'entrer dans une rue baptisée d'aussi infamante façon, c'est donc être en bonne voie vers le péché: les Musulmans ne retrouvent-ils pas cinq fois par jour La Mecque à condition d'orienter leurs prières dans sa direction, mimant ainsi l'accomplissement du pèlerinage?

2.3. Certes. Tout cela est bien vraisemblable. Mais on aimerait vérifier qu'à ce trivial abord du proverbe il y ait lieu de superposer, en application de l'hypothèse émise plus haut, une lecture métalogique d'un autre ordre, une écoute métalinguistique.

3. Commençons par *pecar*. Depuis 1726, l'Académie n'a pas changé d'un iota sa définition de ce terme et de ses cousins, non plus que l'ordre de dépendance des lemmes dans l'ensemble des mots apparentés: la définition des formes *pecador, pecaminoso, pecante, pecar*, etc., suppose toujours celle, plus précise et fondatrice, de *pecado*, au seul motif qu'il se trouve être le premier du paradigme dans l'ordre alphabétique. Et, avec une remarquable constance transséculaire, les membres de la Corporation se font fidèles catéchistes autant -ou plutôt- que lexicographes, qui assurent: "*Pecado*: hecho, dicho o deseo contra la ley de Dios".

On a vu ce qu'il en est de la difficulté de présumer des faits sur le plan du référent, s'agissant de l'analyse du proverbe qui nous occupe. Quant au désir, on lui accordera provisoirement le bénéfice de l'ineffable. Mais en ce qui concerne les *dichos*, nous voilà brutalement rappelés à une donnée tellement aveuglante qu'elle s'était évanouie derrière la péremptoire -quoiqu'implicite- univocité de la glose de Correas (qui en restreint la sentence au seul péché de comportement ou bien ne l'élargit que par métonymie subreptice de ce dernier): car pécher, ce peut être aussi -et c'est souvent- en paroles, au même titre que par les oeuvres. Il est mille et une façons, théologiquement et canoniquement répertoriées, de pécher par le verbe: mentir, blasphémer, injurier, médire, bavarder, parler haut, jurer, se vanter sont autant d'attitudes répréhensibles et dont la plus saine prévention paraît évidemment -sans nécessairement aller jusqu'à la rigueur originelle de la règle bénédictine- consister en l'abstinence discursive. Et c'est du reste, on le sait, l'un des enseignements moraux essentiels du *refranero* lorsqu'il traite de l'usage de la parole. Il y est répété à l'envi et décliné sous toutes les formes combien parler est dangereux ou vain et que mieux vaut, à tous effets, se taire. On ne s'étonnera donc pas que F. Maldonado, par exemple,

réorganisant à peine *el orden del ABC* du recueil du Marquis de Santillane, se retrouve avec un corpus qui commence par *A buen callar llaman Sancho* pour se clore sur *Yo que me callo, piedras apaño*[2].

3.1. Continence verbale, donc, toujours célébrée (*Siembra quien habla y recoge quien calla; A la callandilla se hacen las mejores cosillas; Más vale callar que mal hablar; Oír, ver y callar*, etc.) et le plus souvent en convoquant le vocable -morpholexicalement central- *callar* ou l'un de ses dérivés. Mais parfois aussi en jouant d'étonnantes analogies phoniques, par exemple entre le substantif *callo* et telle forme fléchie du verbe *callar*: *Dos buenos callos me han nacido, uno en la boca y el otro en el oído*; "refrán que explica las utilidades que nacen de oír y callar para vivir quieto y pacífico" (Aut., s.v. "callo"), d'autant que Juan Rufo (et dans ses *Apotegmas*, qui plus est !) paraît offrir une justification à cette lecture: "[...] y otro, que tenía en la lengua callos de no callar" (Aut., *ibid.*). Mais, au fait, que comprendre? Que le *callo* est la conséquence, donc le signe, que l'on a trop parlé? Et qu'il en est, par un juste retour des choses, la sanction par obligation physique au silence? Mais alors quel serait le sens de l'autre durillon, celui de l'ouïe? Il ne s'opposerait donc pas à la fonction auditive comme celui de la bouche à la fonction langagière (alors qu'on dit bien *tiene callos en el oído* de qui n'a pas l'oreille musicale [Sbarbi])? Cette double valeur sémique de *callo* est-elle la cause ou la conséquence de l'incompatibilité bien connue de l'écoute et du parler (cf. Campos: *El callar y el hablar no caben en un lugar*)? Ou, si l'on tient à renouer avec une cohérence univoque, l'expression ne pourrait-elle (aussi ou plutôt?) signifier qu'il ne faut ni parler ni écouter?

A moins, tout simplement, que *callo*, à titre éventuellement contradictoire, ne se comprenne-t-il ici que par l'attraction homophonique (patente en la coprésence des deux termes dans l'exemple de Rufo ou dans l'ensemble *refrán* + glose de Aut.) qu'il subit de la part du verbe. Le seul et véritable "retour des choses" est manifestement ici lié à l'infinie disponibilité analogique du signifiant considéré, l'espace d'un instant, dans l'insignifiance absolue de son physisme.

3.2. Nous avons bel et bien affaire en l'occurrence à l'un de ces *gegensinniger Wörter* qu'affectionnait Freud[3]: qu'il dise l'obstruction d'une fonction communicative ou, au contraire, l'intensité de son usage, on posera que le signifiant *callo* reste lié à l'idée de 'callar' par sa parophonie avec le signifiant *callar*. Il n'est d'ailleurs pas le seul: tout un paradigme se dessine sous le vocable de telles analogies, comme en témoigne le comportement de cet autre substantif homophone d'une flexion du verbe qu'est *calle*.

C'est dans la rue que court l'information: *echar un negocio en la calle*, c'est ruiner un projet par indiscrétion (Oud.); plus généralement, *sacar a la calle alguna cosa*, c'est 'publicarla' (Aut.), 'pregonarla', donc tout le contraire de la taire. Au point que si *de calle en calle* s'entend pour "pública y libremente" (Aut.), le substantif seul, depuis une attestation de Juan Hidalgo, "en la germanía significa libertad" (Aut.; cf. aussi Oud., et JLAH, qui établit même *callar* = "andar en libertad por las calles"). Pourtant, l'attraction homophonique -là encore établie par la co-présence effective des deux termes- se laisse sentir chez Correas: *Calle, por su vida, calle, no nos oigan, que no soy en la calle* (cf. aussi Mal., p. 98). Et, par un retournement non moins prévisible dans la logique du *Gegensinn*, la ruelle, dont le nom est dérivé de celui de la rue, dit le secret: *Todo se sabe, y lo de la callejuela*, où *lo de la callejuela* est à l'évidence 'lo callado'. Que l'étroitesse obstruante ou dissimulante de la ruelle par opposition à l'ouverture de la rue n'y soit pas l'essentiel, d'autres formules parémiques en apportent la confirmation, comme la variante (cf. LMK) de Rodríguez Marín: *Eso y lo de la callejuela, no trascienda* (où lo de la *callejuela* apparaît comme désignation redondante de ce qu'il faut taire, ou non redondante de tout ce qu'il faut taire); ou encore *Eso y lo del gallo cállalo* (LMK). La raison de ces formations repose en fait sur des analogies phoniques, celle de *gallo* présentant encore une nouvelle association de

---

[2] Non, d'ailleurs, que le silence ne puisse être perçu, à l'inverse, comme la marque d'une fourberie à laquelle il convient de préférer un franc parler de bon aloi: *Ni a pícaro descalzo, ni a hombre callado, ni a mujer barbada no les des posada.* Ou, si l'on veut s'intégrer en société, ce sera *la boca y la bolsa abierta* (cf. aussi *supra*, § 1.2). Sans cesser d'y reconnaître la principale vertu du discours proverbial, qui est de se prêter volontiers aux plus contradictoires émissions ou réceptions, on privilégiera ici le déchiffrement de l'injonction au silence.

[3] Il s'agit, en clair, de 'mots ayant à la fois deux sens opposés'. On en retrouvera des exemples éclairants dans Molache et dans Molho (cf. *infra*: bibliographie).

type *gegensinnig* dans la mesure où le coq est plus souvent lié à l'idée de chanter haut et fort qu'à celle de se taire.

On en retiendra donc surtout que *calle*, comme tous les autres signifiants parophoniquement liés au noyau morpholexical de *callar*, mérite d'être retenu dans le *refranero* comme l'indice potentiel d'un contenu métalinguistique portant sur le fait de se taire ou de ne pas se taire.

4. Si les proverbes exaltent la continence verbale, c'est généralement le contraire qui est prôné quant à l'excrétion fécale, dont le libre flux serait plutôt de saine hygiène: *Comer bien y cagar fuerte y no haber miedo a la muerte* (Cor.). Et, dans ce *dicho*, le bien manger et le généreusement déféquer sont clairement présentés comme conditions concomitantes de bonne santé physique. A poursuivre cette équivalence, il faudrait montrer que manger s'oppose donc aussi à parler. Que manger ou se taire, c'est tout un; en effet, *Ese cómo yo me lo como y ese cuándo yo me lo callo* (Cor.); *Comiendo, y la boca abriendo* ("Dicho festivo en que se suele prorrumpir al oír que una persona pregunta *cómo* se hace aquello de que se trata, o *cómo* es así que ha sucedido, etc." [Sbarbi]).
D'autant que *calle* même, conformément à la raison débridée qui anime les contradictions et les associations du signifiant, "se llama jocosamente el gargüero" (Aut.), c'est-à-dire le passage de la nourriture, laquelle, sous réserve de circuler dans le bon sens, s'oppose à l'extériorisation de la parole.
4.1. Un tel ordre prescriptif des choses se précise d'ailleurs dans l'assimilation de la parole indue à une excrétion tout aussi indue puisque décrivant un circuit illicite. Ainsi de la parole vaine, exaspérée, désespérée, donc excessive: *Huélame a mí la bolsa, hiédate a ti la boca* (Campos). L'inutile récrimination est ici dite fétide. Tout comme la demande incessante: *Hederle la boca a alguno* ("Locución con que se moteja de pedigüeña a una persona" [Sbarbi]). Le jugement de jactance ou de promesse non tenue, lui aussi, s'exprime dans le réseau parophonique de la *caca*: *Cacarear y no poner huevo*, où le parallèle oppositif se déplace légèrement vers une "fonction basse" productive ou donative d'un autre ordre, et que Correas glose comme suit: "Al que habla mucho y hace poco ("obra" chez Sbarbi, en lieu et place de "hace", tandis que d'autres glosent en *dar*, verbes systématiquement opposés à l'idée de 'hablar mucho', or tous trois sont précisément et régulièrement commis à l'expression euphémistique de l'excrétion, des fonctions sexuelles et de la parturition). D'une manière générale, enfin: *Unos por el culo estercolan, y otros por la boca* (Rodríguez Marín, chez LMK)[4].
4.2. Qu'est-ce donc qu'il faut taire, afin de ne point encourir l'accusation de bouche brenneuse? *La caca*, précisément, et par définition: *La caca, callarla* (Aut. On y appréciera, de surcroît, la parophonie agissante), c'est-à-dire l'indicible, le secret, le pot aux roses (cf. *tapar/descubrir la caca*: *Ibid.*). D'autant plus que ce que l'on doit passer sous silence est de nature pécamineuse, dans la mesure où *Pecado callado medio perdonado* (Sbarbi)[5].

Le péché d'incontinence verbale est donc fécal. Fécal parce que libre épanchement par d'illicites voies, fécal pour ce qu'il refuse de taire, mais fécal aussi lorsqu'il dit les fèces: "Y porque esta voz y las que usa el vulgo, aunque proprias y expresivas, suenan mal, se substituyen las de obrar, o hacer del cuerpo" (Aut., s.v. "Cagar"). L'*estercolar por la boca* et le *callar la caca* cités plus haut appellent à l'évidence une écoute littérale, comme en attestent par ailleurs les expressions usitées en reproche à qui a trop volontiers la *mierda* aux lèvres: *chupa; chupa y no muerdas; para tu boca*, etc. (Sbarbi). Toutes invitations, en somme, à la manger afin de la taire, par un juste retour de la parole en sa bouche.
4.3. Mais un péché de bouche, comme tout péché, n'est tel qu'en ce qu'il offense Dieu, en tant qu'infraction d'un ordre, nécessairement divin. De ce point de vue, l'interdiction de proférer les mots qui disent la souillure n'en représente qu'un cas particulier, puisque d'autres silences sont prescrits, et peut-être en tout premier lieu celui de la vaine mention du nom de Dieu: *Más vale callar por Dios que hablar de Dios* (Rodríguez Marín dans LMK). Ou pis encore la profanation sacrilège de ce nom en un *maledictum* qui l'associe à la souillure. Or s'il est un aleph linguistique où, en castillan, tabou de l'im-

---

[4] Cf. le vieux proverbe français *Bien parler ne conchie bouche* (dans le *Dictionnaire des proverbes et dictons*. Les Usuels du Robert, ed. 1990, p. 123).

[5] Si cette formule peut apparaître moralement subversive au regard de ce que véhicule le *refranero* français "Péché avoué est à moitié pardonné", elle tient en réalité dans le refranero castillan la place de la variante non marquée.

pur et tabou du sacré se rejoignent, c'est assurément ce juron blasphématoire majeur, central, principal et modélique de la langue: *Me cago en Dios*. Là, chacun le sait, se réalise dans toute sa plénitude l'offense fécale à Dieu, celle-là même que, plus qu'une autre, il convient de taire.

4.4. Si l'on accepte, au vu de ce qui vient d'être exposé, de revenir enfin sur *la calle de Meca*, on observera que la variante utilisée du nom de la ville omet l'article défini, contrairement à sa forme concurrente *La Meca*. C'est précisément cette forme inarticulée que l'on retrouve dans la "fórmula de juramento burlesco" *Por las reliquias de Meca* (Sbarbi), vraisemblable subversion de: *Por las reliquias de Roma*. Ou encore dans cette formule plus proche du simple juron: *Voto a la casa de Meca* (*Ibid.*). Que *Meca* se prête de la sorte à être invoqué dans la plus vaine interjection rappelle trop singulièrement un autre juron à la forme souvent raccourcie: *(me)cagüen, mecachis...* pour ne pas nous amener à remettre en question l'idée qu'il puisse exclusivement s'agir de dérision religieuse dans le proverbe qui nous occupe. Et cette remise en question sera métalinguistique car, si dérision il y a, elle passe aussi par la mise à distance parophonique d'un objet linguistique.

En *la calle de Meca, quien no entra no peca* paraît donc, à mon sens, plus que comme triviale injonction antonomastique à fuir toute occasion de péché, devoir désormais être restitué à son statut plein d'énoncé métalinguistique. Si pécher peut être oral, que *calle* signale qu'il est question de se taire (tout en désignant, contradictoirement, la voie menant librement au péché) et que *Meca* puisse être compris comme la version tronquée, avortée, d'un blasphème majeur conchiant Dieu, alors nous avons même affaire ici à une véritable parémie métaparémique, et en l'espèce à la glose parémique d'une parémie blasphématoire, c'est-à-dire d'*un dicho que habla contra un dicho contra la Ley de Dios*: prendre garde de ne point outrepasser l'entrée de *la calle de Meca* (ou encore en rester à *la boca de la calle*), c'est abréger salutairement l'imprononçable phrase, c'est manger son offense avant que de la réaliser entièrement, c'est n'en proférer que l'amorce euphémistique et se taire à temps avant que de pénétrer de plain-pied dans le péché de bouche par excellence. Ce que dit le proverbe, c'est qu'il est bon de savoir *callarse en Dios*[6].

Bibliographie (abréviations)

Ac.: Real Academia Española, *Diccionario de la lengua española*. Vigésima edición, Madrid, Espasa-Calpe, 1984, 2 vols.

Aut.: *Diccionario de Autoridades* [1726]. Ed. facsimile Madrid, Gredos, 1990, 3 vols.

Campos: Juana G. Campos et Ana Barella, *Diccionario de refranes*. Madrid, Real Academia Española, 1975 (Anejos del BRAE, XXX).

Cor.: Gonzalo Correas, *Vocabulario de refranes y frases proverbiales*. Texte établi, annoté et présenté par Louis Combet. Bordeaux, Institut d'Études Ibériques et Ibéro-Américaines de l'Université de Bordeaux, 1967.

Iglesias: Angel Iglesias Ovejero, "La figura etimológica en la paremiología clásica". Manuel García Martín (ed.), *Estado actual de los estudios sobre el Siglo de Oro*. Salamanque, Ediciones Universidad, 1991 ("Estudios filológicos", 252), pp. 519-527.

JLAH: José Luis Alonso Hernández, *Léxico del marginalismo del Siglo de Oro*. Salamanque, Ediciones Universidad, 1977.

LMK: Luis Martínez Kleiser, *Refranero general ideológico español*. Madrid, Real Academia Española, 1953.

Mal.: *Refranero clásico español y otros dichos populares* [1960]. Selección, introducción, notas y vocabulario por Felipe C.R. Maldonado. Madrid, Taurus, 1966 ("Temas de España", 12).

[6] Notre collègue Julia Sevilla n'a pas cru bon d'inclure dans son esquisse de nomenclature parémiologique les jurons, malédictions et autres expressions agressives ou blasphématoires, alors qu'il en figurait plus d'une chez les premiers compilateurs (par exemple chez Correas) et qu'elles affectent tous les dehors de la dialectique fixité/variation -non moins que de la fluctuante interprétabilité- que l'on décèle dans les parémies. Qu'il me soit donc permis de plaider ici pour une révision de cette position.

Molache: Jean-Claude Chevalier, Michel Launay et Maurice Molho: "Del morfema SI (Hipótesis y afirmación en español y en francés"). *Philologica Hispaniensa in Honorem Manuel Alvar*, II. Madrid, Gredos, 1985, pp. 129-166.

Molho: Maurice Molho, "Il n'est bon bec que de Paris". *L'Oralité*. Colloque de Pontgibaud = Les Cahiers de Fontenay, 1984, pp. 15-19.

Oud.: César Oudin, *Tesoro de las dos lenguas española y francesa* [Lyon 1675]. Ed. facsimile Paris, Ediciones Hispanoamericanas, 1968.

Sbarbi: José María Sbarbi, *Diccionario de refranes, adagios, proverbios, modismos, locuciones y frases proverbiales de la lengua española*. Ed. posthume de Manuel José García, Madrid, Sucesores de Hernando, 1922, 2 vols.